

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



Pose photographique pendant une pause gymnique, dans la cour du (pas encore) lycée Laveran, vers la fin des années 30. Les physionomies sont familières, mais la mémoire ne suit pas... Alors, qui pourra leur redonner nom et prénom, au vu de ce cliché transmis par notre camarade ALY Céenne Mireille Adment Cachau?

SACRÉ CHARLES MARTEL !

J'ai beaucoup aimé l'année scolaire 1936-37. En troisième, toutes les matières m'intéressaient: maths, français, histoire-géographie, latin, grec, et même la gymnastique.

Nous avions en outre d'excellents professeurs, que nous aimions bien... encore que - quelquefois - il leur soit arrivé de nous jouer quelques tours à leur façon.

C'est ainsi qu'au deuxième trimestre, en histoire, nos camarades de A' avaient eu, comme sujet de composition, Charles Martel.

Bon, se dit-on immédiatement, voilà un sujet que, nous, élèves de A, ne risquons pas de subir.

La plupart n'ont donc pas cherché à en savoir plus sur le maire du palais et sa victoire à Poitiers en 732; à peine, certaines, un peu plus bucheuses, se contentèrent-elles de survoler le sujet en diagonale, entre 714 à 768.

Vint le jour de la composition. Sujet: Charles Martel! Adieu veau, vache, Pépin d'Héristal, Abd el Rahman, cochon, couvée!...

Mme Nippet dut relever toutes les notes d'au moins un point pour que le niveau ne soit pas trop bas et que les mieux classées aient, au minimum, la moyenne ou un peu plus...

Y. B.M.

LE PRÉSENT DU PASSÉ...

Je montrais, à une ancienne de Laveran, toute ma collection de numéros des "Bahuts du Rhumel", quand je la vis soudain blémir en fixant, dans le numéro 5 de novembre 1992, une classe de septième autour de Mme Guiéu. Des larmes roulèrent sur ses joues, et elle murmura: "Maman"...

Puis elle m'expliqua: "Ma mère mourut très jeune, me laissant orpheline aux portes de l'adolescence. C'est la première fois que je la découvre entourée de ses élèves".

Une vieille blessure venait de se rouvrir. Son indécidable peine, mêlée au bonheur de ces retrouvailles inattendues, marquait son visage d'une tristesse infinie: celle qui mélancolise la joie, mais faisait, de ce numéro des "Bahuts", le plus beau des présents du passé.

José Claude TORASSO.

Ils avaient nom (ou prénom) Delsol, Betlaoui, Moktar, Bachir, Contamine, Chira... Plus que les externes et mieux que les internes, ils connaissaient le bahut dans ses moindres recoins, tous les "gens de maison" ci-dessous - personnel de subsistance et d'entretien réuni autour de M. le proviseur Callot. Ils assuraient l'économat, la propreté, maniaient la casserole, promenaient le balais, distribuaient le goûter, allumaient le poêle de fonte, emplissaient l'encrier de porcelaine d'un liquide violet, ou blanchissaient le linge... Rufus Orsini, tout en surveillant les entrées et les sorties clandestines, vendait de la pâtisserie à l'heure de la récréation; quant à Salah (en haut à gauche), expert en ra et en fla, il roulait du tambour pour annoncer le début et la fin des cours, puis arpentaient les longues galeries silencieuses - de classe en classe - pour faire signer le registre d'absence; et (les mercredi et samedi) apportait les "invitations" à la retenue du jeudi ou la consigne du dimanche...



LA FILLE "COLLÉE"

Qu'ils étaient amusants et sympathiques mes "matheux" du lycée d'Aumale, en cette lointaine année 1948-49, peut-être la meilleure de toute ma scolarité! Et combien ils s'ingéniaient en trouvailles pour me faire rire ou m'épater!

Certains, anticipant la mode taliban, négligeaient de se raser plusieurs jours durant; d'autres empanachaient l'arrière-train de leur porte-plume d'un empennage prélevé sur une aile d'oie.

A la rentrée d'octobre, je m'étais trouvée seul élément féminin de la classe, mais, très vite, Marie Jeanne Esposito quitta l'Ecole Normale d'Institutrices pour me rejoindre.

Seulement voilà: elle avait opté pour l'espagnol comme langue principale, si bien que je me retrouvai encore unique fille à suivre les cours de M. Rognon, au milieu des anglicisants de philo, de sciences ex' et de math'ém.

Cette précision me permet d'enchaîner sur un souvenir qui demeure très cher.

Un jour, nous décidâmes unanimement de "sécher" la classe d'anglais. Le résultat ne se fit pas attendre: le mercredi suivant, arrivèrent ces "invitations" dont on se souvient, pour deux heures de retenue le lendemain jeudi après-midi.

J'eus mon billet - comme tous mes condisciples masculins - mais ma convocation était curieusement barrée de rouge - d'où je conclus que ma qualité de fille m'avait fait bénéficier d'une "circonstance atténuante": la possible pression de mes collègues sur

leur camarade du sexe dit faible.

Arriva le jeudi. J'habitais, avec mes parents, un appartement de fonction au dernier étage de la Grande Poste, doté d'une vue imprenable sur la place de la Brèche et l'entrée de la rue Caraman qui, via la rue de France, menait au lycée de garçons.

Je me... postai (c'est bien le cas de le dire) pour voir si mes condisciples se rendaient à la convocation, ayant naïvement pensé qu'ils avaient peut-être reçu, eux aussi, une convocation barrée de rouge; mais nulle part la moindre silhouette familière.

Pour avoir le cœur net, je décidai de me rendre au lycée, vérifier - de visu - l'exactitude de mon hypothèse.

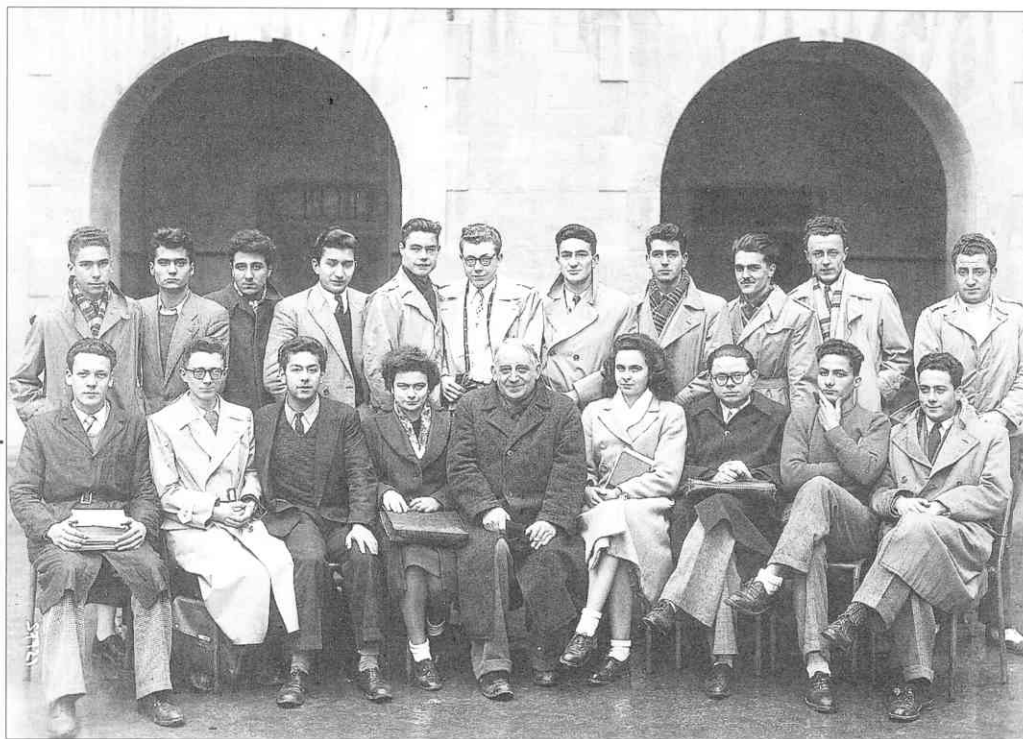
Le bahut baignait dans le silence des jeudis après-midi: même les internes étaient absents, partis effectuer leur mélancolique promenade colonne par deux. Silence donc à l'entrée, silence sous les galeries, et silence dans les trois cours vides - un silence qui semblait confirmer qu'en aucun de ces lieux pour Belle au bois dormant, se trouvait âme qui vive.

Alors, j'ouvris sans hésiter la porte de la salle de classe... où mon entrée déclencha un tonnerre d'applaudissements de la part de mes anglicisants au grand complet.

Après quoi, chacun se disputa l'honneur de me faire place à ses côtés; mais - sagement - j'optai pour le "best" de la classe, pensant qu'il me serait toujours utile en cas de question épineuse à résoudre.

Un dernier détail pour révéler la sollicitude à mon égard du chef d'établissement: M. Lachasse, ne se bornait pas à barrer ou à faire barrer de rouge mon bulletin de retenue, non! chaque fois que les flocons drus de nivose venaient blanchir le Rocher, c'est en personne qu'il descendait m'accompagner, tout au long de la rue de France, pour m'éviter de devenir la cible des boules de neige lancées par mes chers petits camarades. Un proviseur providence, quel luxe!

Huguette
SAMSON CHUCADÉT.



Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite: Baboulène, Yves Beltoise, ?, Jacques Sebbah, ?, Xavier Bonnefoy, Robert Bakouche, Analecto Vignoki, ?, Jean Xavier, Jacky Joland, Ben Tobal; puis ?, Surin, Pierre Guedj, Marie Jeanne Esposito, M. Senc-keisen, Huguette Chucadet, ?, Vidiez (?), Jean Lévi.

IL Y A 60 ANS - LE JEUDI 14 MAI 1942 - LE LYCÉE DE GARÇONS DEVENAIT "AUMALE"

Le baptême du lycée de garçons de Constantine - désormais officiellement "Lycée d'Aumale" - a eu lieu dans la cour d'honneur de l'établissement jeudi 14 mai 1942 (1).

Sur l'estrade, surmontée par l'effigie d'Henri d'Orléans encadrée de drapeaux, ont pris place, aux côtés de M. le recteur Hardy, MM. le préfet Valin, Raoul Mandon maire, le général de division Welvert, Lagarde et Fendeler secrétaires généraux de la préfecture, Marengo inspecteur d'académie, D' Bonnet, Sicard, Blanc, Hadj Mokhtar adjoints au maire, le président du tribunal, le procureur de la République, le colonel Monriot et de nombreuses personnalités civiles, militaires ou enseignantes.

Drapeaux, guirlandes et vertes frondaisons font un décor de fraîcheur et d'éclat autour du grand tableau où M. Mirada, professeur de dessin, a traduit le clair visage de l'illustre parrain.

Les couleurs sont hissées solennellement, tandis que des chœurs d'adolescents retentissent, vibrants de foi patriotique.

Le recteur dégage alors les sens et les leçons de la cérémonie.

"C'est à un baptême que nous vous avions conviés, mais il ne s'agit pas - en l'espèce - d'un nouveau-né : notre gaillard frise la soixantaine et tient une large place dans le passé de Constantine."

C'est alors l'historique du lycée, commençant avec le collège né en 1857, et devenu lycée bien plus tard, après des difficultés, des avatars multiples, jusqu'au jour où, **"ayant franchi le temps de l'enfance martyre et de l'adolescence inquiète, et revêtant la toge virile, il prit son bel essor."**

Le Recteur évoque alors le duc d'Aumale qu'il a connu, lui-même, dans son enfance, ce duc dont la vie a été entiè-

rement vouée à la France ; et il conclut :

"Mesdames et messieurs, quel que soit notre destin, quelque épreuve que réserve encore à notre malheureuse patrie le bouleversement actuel du monde, ayons toujours présente à l'esprit cette grande parole salvatrice."

"Et vous, élèves du lycée d'Aumale, ayez plus de ferveur encore que les autres et doublement filiale ; n'oubliez pas de redire - aux moments durs - avec le héros sans tache qui désormais vous montrera la route : "Il y a la France". Et il faut, si nous voulons garder nos raisons de vivre, qu'il y ait toujours et de plus en plus, et de mieux en mieux, la France !"

La France, la voici soudain figurée par trois bambins de la classe enfantine, ayant chacun les bras chargés de fleurs : des gerbes - une bleue, une blanche, une rouge - qui, rangées sur l'estrade, évo-



Dans la tribune officielle, sous le portrait du duc d'Aumale, peint par M. Mirada, professeur de dessin, on remarque, à droite, après un fauteil vide, le grand chapeau de Mlle Guiscafré et la belle chevelure argentée de M. le proviseur Blanc.

quent le drapeau tricolore. Et chaque petit élève vient dire au micro ce que symbolise la couleur qu'il porte ; pour terminer, ensemble, par un hommage au duc d'Aumale et à la Patrie.

Ils sont si gentils, si pleins d'une fervente application, que les autorités se penchent pour les embrasser et que les ovations montent de la foule charmée.

L'heure est maintenant venue, du geste rituel. Les officiels quittent l'estrade et se groupent sous la voûte d'entrée voilée de blanc.

Le Recteur tire sur un

ruban, la voile tombe et la plaque apparaît, avec son inscription commémorative.

Le lycée est désormais consacré **"Lycée d'Aumale"**.

En grand cérémonial, les couleurs sont amenées, tandis que retentit **La Marseillaise**.

Au cours du vin d'honneur qui suit, M. le préfet Valin, retenant la leçon qui se dégage de cette journée, demande aux jeunes de s'en pénétrer profondément et d'être dignes du grand nom que portera désormais leur lycée.

C'est un honneur que les élèves d'aujourd'hui et de demain sauront mériter, en

s'efforçant de marcher sur les traces de ce descendant de Saint-Louis et d'Henri IV, de ce petit-fils de Philippe-Egalité qui a su donner le magnifique exemple d'un prince mettant toujours au premier plan de ses préoccupations, l'intérêt, la grandeur, le salut de la France dont il n'a jamais désespéré même aux heures les plus sombres de son histoire.

(1) Un jeudi, donc, jour du repos scolaire en ces temps anciens. Y eut-il "amnistie", ce jour-là, par levée de toutes les heures de colle ? Qui s'en souviendra ?

UN GRAND PATRIOTE

M. le proviseur Tongio prononce l'éloge du duc d'Aumale, en soulignant que les lycéens doivent savoir que l'Université a voulu leur proposer, non pas un exemple majestueux et froid jusqu'à l'abstraction, mais une gloire qui fraternise avec leur jeunesse, en quelque sorte une **"camaraderie posthume"**.

Il montre alors le jeune duc d'Orléans, fils du roi Louis-Philippe, élève au collège Henri-IV de Paris, cotoyant le bourgeois comme le roturier, et puisant dans le même enseignement **"une connaissance plus profonde et plus intime des goûts, des tendances, des besoins de ses concitoyens"**.

Il évoque ensuite les étapes militaires du duc en Algérie où il s'illustre alors qu'il n'a que 18 ans. En 1847, il succède au maréchal Bugeaud, pour gouverner la colonie.

"Jeune, il a du caractère et, déjà, de l'expérience. Aidé de collaborateurs avisés, il se consacre pleinement à l'œuvre administrative, sans abandonner pour autant la pacification."

"Le 24 décembre 1847, à la veille de Noël, il reçoit un cadeau épique : la rédition d'Abd el Kader."

"Le duc sut alors se montrer magnanime pour son adversaire, au point d'écrire au ministre de la Guerre, au sujet de l'émir :

"Je ne puis cacher à Votre Excellence l'émotion que me font éprouver la dignité et la simplicité de cet homme qui a joué un si grand rôle et vient d'essuyer un si grand revers. Pas une plainte, pas un mot de regret ; il n'a eu de paroles que pour me recommander ceux qui l'avaient suivi et pour m'assurer qu'il ne songeait plus qu'au repos..."

Moins de six semaines plus tard, le duc prenait, à son tour, le chemin de l'exil... un exil qu'il devait connaître deux fois, avant de mourir, en Sicile, loin de sa chère France.

"Jeunes gens, conclut le proviseur Tongio, le duc d'Aumale doit être désormais l'un des vôtres ; mais l'honneur de son parrainage, il faut le mériter, et, pour le mériter, il faut faire effort pour marcher dans ses traces."



Henri Eugène Philippe Louis d'Orléans
DUC D'AUMALE

Né à Paris le 16 janvier 1822
Gouverneur Général de l'Afrique
Député de l'Oise
Décédé à Zucco (Sicile) en 1897

"Par l'universalité de ses connaissances, le libéralisme et la force de sa pensée, par sa vivacité intellectuelle et sa bravoure militaire, mais surtout par son ardent et sincère amour de la patrie, le duc d'Aumale a bien mérité de l'Algérie et de la France."

"A l'heure où nous cherchons anxieusement les valeurs humaines qui nous restent, son ombre se présente à nous naturellement."

"M. le Recteur, en dédiant notre Maison à la mémoire du duc d'Aumale, vous venez d'écrire sur le portail : "Cette maison est placée sous l'égide d'un grand patriote".

EN FRANCS OR

En 1859, un an après son ouverture, la population scolaire du futur Collège communal de garçons de Constantine atteignit déjà 130 élèves.

La tenue des cours était assurée par huit professeurs: quatre d'enseignement classique, deux d'enseignement primaire, un de sciences physiques et un d'arabe.

La ville inscrivit alors à son budget les traitements suivants:

- Principal, chargé d'une classe supérieure: 3.600 francs.
- Surveillant général: 1.800 frs.
- Professeur de philosophie et de rhétorique, ou professeur de seconde: 2.800 francs.
- Professeur de 3ème, 4ème, 5ème ou 6ème: 2.400 francs.
- Enseignant primaire en 7ème et en 8ème: 2.200 francs.
- Enseignant primaire en 9ème et en 10ème: 2.000 francs.
- Enseignant en langue arabe: 1.000 francs.

Le traitement des maîtres d'été restait à la charge du principal, lequel prélevait la somme sur les bénéfices (substantiels disait-on) qu'il réalisait grâce à l'exploitation de l'internat.

PROFESSEURS A LA RESCOUSSE



FIN D'ÉTUDES

Quelles semblent austères - en long sarrau noir - ces jeunes filles photographiées peu avant la Grande Guerre! Pas encore lycéennes, puisque leur établissement d'enseignement (qui serait un jour lycée Laveran) n'était encore que "cours secondaires". En fin de scolarité, à défaut du baccalauréat - encore privilège des seuls garçons - leur était décerné un "diplôme de fin d'études"...

Connaissez-vous Aranjuez? C'est une petite ville d'Espagne, à l'ouest de Madrid, célèbre surtout par le château que Philippe II s'y fit construire dans un paysage d'arbres et d'eau, et qui devint, à partir de là, la résidence d'été des rois.

Pour ma part, je ne la connais pas, et je ne m'inquiétais pas d'elle jusqu'à ce jour de 1999 où je reçus une lettre d'une collègue, qui se terminait par ces mots: "Ah! ils sont bien finis, les beaux jours d'Aranjuez": elle venait d'évoquer des rencontres universitaires qui avaient lieu régulièrement près de Chantilly et avaient pris fin avec la disparition de leur principal animateur.

Je fus tout de suite intrigué par cette expression qui m'était inconnue et ne pouvait avoir qu'un sens figuré, ces rencontres et cet animateur n'ayant rien à voir avec l'Espagne. Je voulus donc connaître l'origine de cette locution proverbiale: avait-elle un rapport avec les guerres napoléoniennes? avec l'histoire plus récente de l'Espagne? avec une oeuvre littéraire, et laquelle?

J'interrogeai une vingtaine de collègues de diverses spécialités, ainsi qu'une quinzaine d'amis, à commencer par mon camarade et voisin Charles Carmagnol. Avec ce dernier, je

consultai aussi dictionnaires et encyclopédies. Sans aucun résultat! Jean Benoit me suggéra une piste hugolienne: "Ruy Blas", "Légende des siècles". Nos enquêtes furent négatives. Charles poussa le zèle jusqu'à faire questionner, par un industriel espagnol, le syndicat d'initiative d'Aranjuez... qui ignorait l'expression!

La lumière me vint par M. Hartz, quand j'eus l'idée de lancer, dans "Les Bahuts du Rhumel", un avis de recherche. Notre professeur d'allemand, dont la gentillesse n'a d'égale que l'érudition, me signala aussitôt que l'expression provenait d'un passage du "Don Carlos" de Schiller, devenu proverbial comme bien d'autres citations du même poète.

D'une autre ALYCéenne, Renée Chodorowicz-Fiorini, je reçus des indications confirmant la précédente: ainsi, le tournage, en 1933, d'un film allemand intitulé "Les Beaux jours d'Aranjuez", qui devait inspirer, en 1937, un film français, avec Jean Gabin et Ginette Leclerc.

La ténacité intellectuelle de Charles Carmagnol me permet d'apporter une ultime précision pour clore la recherche. S'étant procuré, par une librairie allemande, un exemplaire du drame de Schiller, il n'a pas eu longtemps à chercher: la pièce s'ouvre en effet sur cette phrase de Domingo, confesseur du roi, à l'adresse du prince Don Carlos, fils de Philippe II: "Les beaux jours à Aranjuez / Sont maintenant finis" (Die schönen Tage in Aranjuez / Sind nun zu Ende...').

Quel que soit le sens exact (simple indication temporelle sur l'achèvement de la belle saison? ou allusion symbolique à une période de bonheur désormais révolue?) c'est assurément sa place initiale au début même de ce drame célébrissime, qui a valu à l'expression un tel retentissement. Ainsi est-elle devenue, en son acception figurée, un "geflügeltes Wort" pour les pays de culture germanique: d'où elle est passée sporadiquement dans notre langue - sans qu'en fassent état ni le Larousse ni le Robert.

René BRAUN.

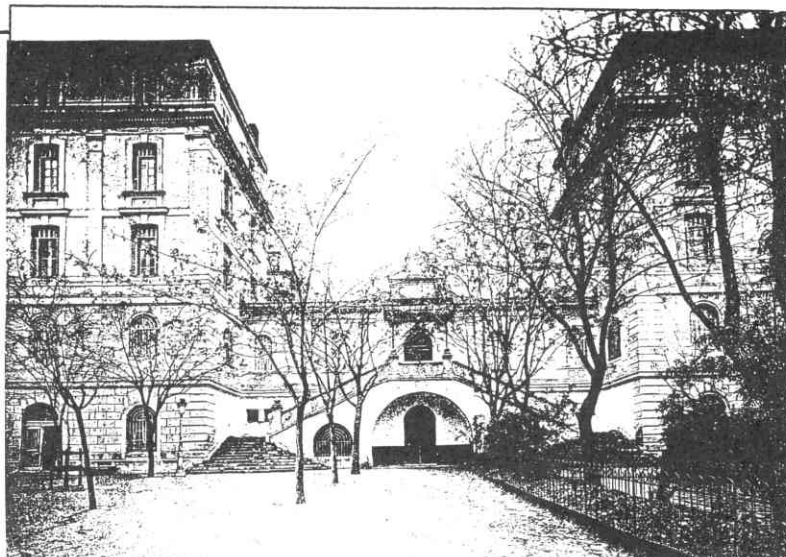
MADAME CÉSARI, PRÉNOM...

Deux lignes parues dans le précédent numéro des "Bahuts du Rhumel", sous le titre "Recherches", demandaient le prénom de Mme Césari, qui fut professeur à Laveran tandis que son époux enseignait à Aumale. La réponse est: prénom Georgette, patronyme Pastoureau. Le renseignement vient de nos camarades ALYCéennes Madeleine Monjo et Janine Izaute: leur mère fut condisciple de Georgette Pastoureau à Alger.

Ceci dit, il reste encore à éclaircir un "mystère". A l'époque où ils professaient à Constantine, Mme et M. Césari, navrés de ne pouvoir avoir d'enfant, adoptèrent des jumeaux. Or, il semblerait que, quelques années plus tard, alors qu'ils avaient quitté le Rocher, ils eurent le bonheur de se voir naître un fils, réellement chair de leur chair. Est-ce légende ou réalité? Qui pourra infirmer ou confirmer la chose?... Preuves à l'appui, cela s'entend.

TABOU

Cette grande entrée du lycée de garçons était tabou au *vulgum pecus*, à l'exception des demoiselles du lycée soeur, dès l'époque où on les admit à suivre les cours de mathématiques élémentaires ou de philosophie chez les garçons. Jeudi, dimanche, quel était le "tarif" pour qui osait outrepasser - par là - le code de bonne conduite?



les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine
01 64 37 15 40
 - V-Présidente Janine Sadeler
160, avenue du 2ème-Spahis
83110 Sanary
04 94 74 64 86
 - Trésorier Michel Challande
6, parc du Château
78410 Aubergenville
01 30 91 15 59
 - Secrétaire Suzanne Le Noane
28, rue Pierret
92200 Neuilly sur Seine
01 46 24 84 71
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg Saint-Maurice
04 79 07 29 31

QUAND LA CHOUCROUTE SUCCEDE AU COUSCOUS

A quatre jours du printemps, le 17 mars, en diagonale inverse de l'ancien slogan "De Dunkerque à Tamanrasset", la version parisienne 2002 de l'ALYC se veut "De Tindouf à Strasbourg", mais à deux pas de la place de la République. Non plus face à un couscous sidi Meziane mais autour d'une choucroute sainte Odile... peut-être pour mieux évoquer les trois professeurs Senckeisen, Thewes et Hartz, fils de la province rhénane qu'en 1944-45, tant des nôtres contribuèrent à libérer, en poussant le caillou ou en piétinant la neige, dans les rangs de la belle Armée d'Afrique.

Alsace donc, chez "Jenny", au cœur du Paris populaire et commerçant, dans une agréable salle aux fenêtres rehaussées de vitraux mordorés et aux murs décorés de panneaux en marqueterie fine, qui représentent des paysages et des scènes de la vie rurale au début du XX^{ème} siècle: Strasbourg sous la flèche de sa cathédrale, belles maisons mansardées à colombages, et enjolivées de cigognes ayant un petit air de... vu déjà quelque part, Petite Venise de Colmar, travaux des champs dans la plaine, coteaux luxuriants de vignobles, dur labeur du schlit-tage, souriantes Alsaciennes en costume traditionnel et coiffées du grand noeud à cocarde... cadre chaleureux, fleurant bon le beau bois ciré et la blonde bière mousseuse.

En entrée de jeu, retour à une sorte de distribution des prix: le speech présidentiel de Jean Malpel est moins "discours d'usage" que "palmarès", qui énumère prix, accessits et mentions des membres de l'assistance.

Obtiennent donc, outre les félicitations que reçoivent les toujours présents - même en leur absence - Janine et Michel Sadeler:

- prix "Maître Jacques", Michel Challande, bras droit, trésorier d'ALYC et tour opérateur;
- prix "Secrétaire sans prix", Suzanne Le Noane;
- prix "Annuaire 2002" (en cours d'élaboration), Bruno et Hélène Rimbart, in partibus;
- accessits aux assesseurs, Geneviève Alessandra Calleja et Simone Berleux Magnani;
- prix "Nicéphore Niepce", Renée Fleck Alaïze, iconographe;
- prix "Souriant Accueil", Dolly Martin Ayoun
- prix "Trois étoiles" (militaires et popotières), Jean Dominique Foata;
- prix "Les bons comptes font les bons amis", du commissariat aux susdits comptes, Pierre Zécri et Emile Nizier (ce dernier "malade couché", mais dont Rolande a donné des nouvelles rassurantes);
- prix "Fidélité", Gillette Maniquaire Roux, Lila Surjus Hacène, Marguerite Thomas et Lore Lacombe;



A gauche, autour du président, les animateurs D. Martin, B. Rimbart, S. Berleux, G. Alessandra, J. Malpel, M. Challande, R. Fleck, S. Le Noane, P. Zécri ● Gisèle Pradelle, J. Caniffi, G. Labat, P. et A. Xavier ● Y. Musy, G. Douvreur, E. et G. Bassinot, M. H. Guilhaumon ● Jean Lachaussée, J. Musy, S. Le Noane, J. Douvreur, Jacqueline Lachaussée ● G. Bournizeau, A. Jacquier-Masselot ● L. et M. Teuma, M. Jacquier-Masselot, J. Gouvine ● H. Gouvine, J. Bournizeau ● Mme et G. Alessandra, Georges Pradelle, F. et M. Challande ● J. Furet, G. Chéoux, A. Monnier, J. de Commynes, J. Piquemal.

CHOUCROUTE

- prix "Grands Anciens", Henri Polycarpe (1926-31), aussi à l'aise au barreau que dans l'agroalimentaire;

- prix "Assiduité", à la troïka des 3 F, Fonlupt, Febvre, Fraysse, et aux Gouvine Crépin, Bournizeau Fabrer, Musy Fischer, Jacquier-Masselot, Dessens, Vallée Fabiano, Labat, Durand Canavaggio, Teuma Chauve, La-chaussée Senckeisen, Pradelle Gelez, Bassinot Mas, Guilhaumon Bourger, Xavier, Furet, Chéoux, Douvreur, Piquemal.

- prix "Recrutement hors frontières", Andrée Monnier Polycarpe (venue de Suisse) qu'accompagne Jacqueline de Commynes Burtat qui vient juste d'adhérer à l'ALYC;

- prix "Retour de l'Enfant Prodige", Michèle Brun, enfin rentrée définitivement de son spatial Kourou.

- prix d'Encouragement... à persévérer, les frais émouls Jean Caniffi, Gilles Alessandra, Vlady Ferrier - fils d'un ancien économiste d'Aumale - et Christian Recchia qui compense l'absence de Michèle et Guy.

- prix (clandestin) de Sagesse, au minuscule yorkshire de Raymonde Fraysse, vieil habitué discret de la plupart de nos assemblées.

- Mention - à défaut de prix ou d'accessit - du "bon appétit" téléphonique lancé par Jean Benoit depuis les neiges savoyardes...

Ceci dit, honneur à l'Alsace! Bretzels accompagnant le kir au "blanc" des côtes rhénans, revigorante quiche de l'inséparable Lorraine, choucroute comme à La Robertsau, Mulhouse ou Souffelweyersheim, glaciales profiteroles nappées d'un tiède chocolat aussi noir que le cœur d'une forêt vosgienne.

Et, pour assaisonner ce menu - asticoté par le cocktail edelzwicker-pils-météor-côte-du-Rhône ou tempéré par un paisible Vittel - la chaleur communicative des banquets qui investit peu à peu les tables conviviales.

Mais, à chacune de ces tables, il faudrait un "envoyé spécial", pour rapporter ce qui s'y dit, s'y discute, s'y commente; dire qui se penche sur les photographies de classes primaires présentées par Jean Douvreur, ou bien celles du vieux Laveran proposées par Simone Berleux, ou encore noter qui profite des profiteroles présidentielles, offertes à la ronde par leur bénéficiaire...

Si bien que le Temps - toujours ignorant des supplications de Lamartine - dédaigne de suspendre son vol, et qu'il arrive vite l'heure de donner un ultime coup d'oeil aux images d'octobre 2001 à Bordeaux, et d'échanger d'ininterminables bisous, avec promesse de se revoir - en fratrie - au plus tôt, in chā Allah!

Suzanne LE NOANE.
et son alter écho des Alpes.



Alsacienne de bois
- à gauche - entre
J. Piquemal
et B. Rimbart;
M. Brun et H. Rimbart,
sur fond de panneaux
présentant
l'assemblée
de Bordeaux
et autres réunions ●
Hélie, dans les
bras de R. Fraysse ●

V. Ferrier,
L. Lacombe, J. Malpel,
F. et P. Zecri,
L. Surjus, C. Recchia ●
René Fleck,
S. et A. Durand,
G. et N. Alessandra ●
J. Vallée, D. Martin,
R.L. Vallée, S. Berleux,
Renée Fleck ●
J. et P. Febvre,
M. Thomas, J. Fonlupt,
M. Fonlupt, J. Dessens,
G. Maniquaire,
J. Fraysse ●

Reportage photo
de Renée Fleck ●

